

Le chacun chez soi culturel

Mais qu'est-ce qui menace donc la culture occidentale ? La pub, le rock et autres « gadgets » ? Des penseurs connus, préoccupés par ce problème, apparaissent bien ethnocentristes.

PAR MARCEL PEJU

Trois livres, parus simultanément, agitent aujourd'hui l'intelligentsia française : ce qu'on pourrait négliger comme un phénomène de mode s'ils ne posaient, plus ou moins bien, quelques problèmes essentiels. S'ils n'étaient l'occasion, par ailleurs, d'étranges glissements où une gauche désabusée, retour de longs voyages, rentre au bercail de l'Occident, tandis que sa défense de la culture aboutit à réhabiliter subrepticement le plus tranquille ethnocentrisme.

Premier de ces livres, *L'Âme désarmée*, du professeur américain Allan Bloom, se veut, aux termes de son sous-titre, un « Essai sur le déclin de la culture générale ». Entendons, plus précisément : le déclin de cette culture dans les universités des Etats-Unis, tel que l'auteur l'a vécu depuis une vingtaine d'années. Mais, à travers les étudiants américains, ce n'est rien de moins que toute l'évolution intellectuelle des sociétés modernes qui se voit mise en accusation. Et cela, dans ce qu'elle paraissait avoir de plus positif : l'ouverture à autrui, l'esprit de tolérance, le souci de l'égalité, le rejet des tabous, notamment sexuels. Car il en est résulté, selon lui, un climat général de platitude et d'indifférence, où « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil », un univers dont toute passion a disparu, en art comme en amour, tandis que la musique rock, absorbée passivement à toute heure, en tout lieu, a remplacé les secrets enchantements de la lecture.

Dans ce réquisitoire, qui ne va pas sans pédantisme, Allan Bloom ne cesse malheureusement de mêler deux problèmes : ceux que pose en effet, dans une civilisation de masse et de médias, une certaine démocratisation de l'enseignement supérieur ; et ceux qui découlent d'une évolution des idées, en qui il voit, abusivement, la cause des premiers. C'est donc cette évolution qu'il dénonce, prioritairement, à travers ses péchés — à ses yeux — capitaux : la conviction qu'il n'y a pas de



Alain Finkielkraut

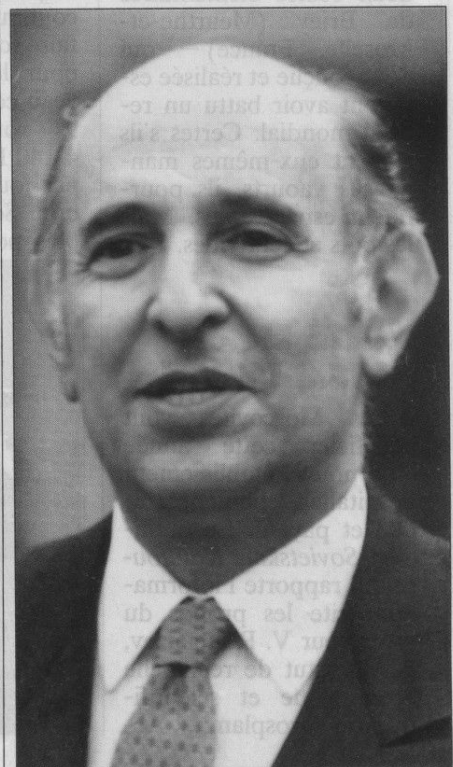
vérité absolue, l'idée que le bien et le mal sont des valeurs relatives, variables selon les lieux et les époques ; enfin et surtout, la notion d'une pluralité des cultures, aucune ne pouvant être dite supérieure aux autres. La conséquence, pour Allan Bloom, étant une contradiction insurmontable entre cette conception « particulariste » qui prône le respect des cultures et une conception « universaliste » qui appelle au respect des droits de l'homme.

Sous une forme plus condensée, plus subtile aussi et plus argumentée, ce dernier thème est au centre du livre d'Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, qui est sans doute le meilleur des trois. En bref : il existe deux conceptions de la culture. L'une, qui

Il y a Culture et cultures

fut celle des Lumières, se réfère à des principes universels, à des critères intemporels du Vrai, du Beau, du Bien (avec des majuscules). Pour l'autre, dérivée du romantisme allemand, il n'y a que des cultures, dont chacune est enracinée dans le génie national d'un peuple particulier. De la première semblent relever les grands mots d'ordre émancipateurs — Liberté, Egalité, Fraternité — tandis que la seconde dérive aisément vers les mythes mortels du nationalisme, l'exaltation de la race et du sang.

Mais voici qu'à la lumière, notamment, du phénomène colonial, les choses vont se révéler moins simples. Derrière ces valeurs éternelles que chante l'Occident, on débusquera l'arrogance d'une culture qui n'invoque son universalisme supposé que pour justifier son hégémonie. La philoso-



Allan Bloom